Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 61 (1932)

Heft: 12

Rubrik: Lecture expliquée en vue de la composition

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la satisfaction du devoir accompli. Les nombreux élèves qu'il a formés et instruits lui garderont, nous en sommes sûrs, un souvenir reconnaissant et inaltérable. Nous lui souhaitons de tout cœur une paisible et joyeuse retraite dans le cottage qu'il s'est choisi sur la terre natale, dans ce site gracieux et pittoresque tout à la fois qu'est Montagny-la-Ville, fleuron de la Broye fribourgeoise.

X.

† LOUIS BERSET, instituteur

Le dimanche 21 août, les autorités scolaires, de nombreux membres du corps enseignant et la population de Cheyres accompagnaient à sa dernière demeure M. Louis Berset, instituteur à l'école des garçons de cette commune depuis le 1er novembre 1908. Le défunt, né en 1869, avait débuté dans l'enseignement à Sorens en 1888, puis, après avoir dirigé successivement les écoles de Villarsiviriaux et de Hennens, il avait consacré de nombreuses années d'activité pédagogique aux écoles catholiques d'Yverdon où il s'était attiré beaucoup d'estime et de sympathie. C'est de cette ville qu'il rentra dans l'enseignement fribourgeois à Cheyres qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort.

M. Berset était un excellent maître doublé d'un bon musicien. Il est mort à la tâche. Nous garderons pieusement son souvenir en priant Dieu de lui donner la récompense promise au serviteur trouvé fidèle.

F. B.

Lecture expliquée

en vue de la composition.

La vieille servante

Gustave Flaubert. (Madame Bovary.)

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner encore dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales, quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter

d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse, et intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les Messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

I. *Localisation du passage :* Le passage est emprunté à la célèbre narration des Comices agricoles, qui se trouve dans la 2me partie du livre.

Nous sommes donc à Yonville, bourg à huit lieues de Rouen, au fond d'une vallée, aux confins de la Normandie. Les fameux comices vont commencer. Préparatifs, description de la foule, des bêtes examinées par le jury, tout cela est adroitement présenté. L'heure de la distribution des récompenses est venue. On attendait M. le Préfet ; c'est Lieuvain, le conseiller, qui est délégué à sa place. On s'installe sur l'estrade officielle ; discours du conseiller, qui est resté un modèle parfait du style « pompier » ; discours du président du jury, rapidement résumé. La distribution des prix touche à sa fin ; après les récompenses décernées pour les fumiers, la race porcine, les engrais, etc., le président s'écrie : « Services domestiques. »

Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière, pour 54 ans de services dans la même ferme, une médaille d'argent, du prix de 25 fr. ! »

— « Où est-elle, Catherine Leroux ? » répéta le Conseiller. Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

— Vas-y !
— Non.
— A gauche !
— N'aie pas peur.
— Ah ! qu'elle est bête !
— Enfin, y est-elle ? s'écria Tuvache.
— Oui !... la voilà !
— Qu'elle approche donc !

Ici commence notre passage. Remarquons combien cette description est heureusement placée. Il semble qu'il y ait une sorte de silence après ce brouhaha. La foule se tait, une fois que la pauvre femme s'est décidée à répondre à l'appel. Tout le monde attend, les yeux fixés sur elle. Ainsi le portrait se détache. Flaubert connaît à merveille l'art de présenter chaque chose au moment unique où elle a le plus de valeur.

II. *Idée générale du morceau :* L'idée essentielle est exprimée à la fin du morceau et le développement nous y conduit avec sûreté : d'un côté, les « bourgeois épanouis » heureux, dont la bêtise s'étale largement ; de l'autre, l'esclave qui peine sans trêve ni merci sur la

tâche journalière la plus rude, la plus monotone et qui mourra au travail sans une plainte ni un murmure.

III. *Etude du fond :* L'*exactitude* est le premier mérite de cette peinture. L'auteur a sous les yeux Catherine Leroux ; bruit des galoches, couleur du tablier, la maigreur du visage ridé, les longues mains meurtries, voilà ce qui le frappe. C'est l'extérieur qu'il nous dépeint ; ce Normand connaît la vieille domestique et, avec une précision impassible, il veut la planter devant nous. Flaubert a l'imagination qui choisit, qui élimine, qui dégage les « dominantes » et y concentre vigoureusement son attention. S'il a choisi les galoches et le tablier bleu dans tout le costume, n'est-ce pas pour servir la *vérité artistique* qui ne se contente pas d'une copie plate et servile de la réalité ? Les galoches de Catherine, ce sont ses chaussures du dimanche. Le jour où les servantes mêmes mettent des souliers plats, où les personnages officiels ont des bottes de luxe, quelle misère et quel contraste ! Les jours de fête, elle garde le symbole de son esclavage : le tablier. Maigreur du visage et ses rides, voilà ce qui est dégagé uniquement par le peintre qui s'attache surtout à décrire les mains qui racontent à elles seules l'histoire entière de cette existence vouée à des « travaux manuels » incessants et pénibles : cela est d'un grand artiste ; ces pauvres mains qui ont peiné sans quartier à la dure besogne sont plus éloquentes que le front ou les yeux.

La silhouette de cette vieille toute petite, toute peureuse et les traits physiques que l'auteur a mis en relief font apparaître l'âme ingénue et résignée de la servante. L'auteur s'abandonne un instant à l'émotion; ces mains qui restaient entr'ouvertes comme pour présenter d'elles-mêmes le témoignage de tant de souffrances subies. Nul ne peut douter un instant que Flaubert ne soit avec cette malheureuse qui a payé de 54 ans de douleurs son sourire satisfait. Voilà donc une peinture vivante où la réalité est observée minutieusement et où l'artiste intervient avec ses haines et ses dégoûts à l'égard de ces gens dont il méprise tout depuis les grands cols raides jusqu'à la fausse morale (idée et sentiment à la fois, réalisme et romantisme en combinaison harmonieuse).

IV. *Plan du morceau :* 1. La silhouette de la servante, description extérieure : costume, visage, mains.

2. Description psychologique (expression du visage, regard, mutisme, placidité).

3. Sentiments précis qu'éprouve la servante au moment où elle est parvenue sur l'estrade.

4. Conclusion : opposition.

A remarquer le *procédé artistique* qui consiste à nous faire voir la servante se rapprochant de plus en plus des Messieurs de l'estrade et à nous la *peindre par des détails d'autant plus fouillés qu'elle s'avance progressivement.* Ainsi :

La foule a poussé Catherine Leroux,

1er temps : elle approche ; sa silhouette se dessine, puis son aspect extérieur.

2me temps : elle approche encore ; des sentiments se lisent sur ses traits : rien de triste, mutisme, placidité (remarques négatives).

3me temps : elle approche encore, elle est au milieu de la compagnie : sentiments qu'on peut lire de plus près (remarques positives).

Conclusion : Cette composition ménage l'intérêt, donne quelque chose de dramatique à la scène, en même temps qu'elle distribue d'une façon très artistique les divers moments de ce portrait en action.

V. *La forme :* Le détail de la phrase et du style que nous n'aborderons pas ici achèvera de faire découvrir le procédé littéraire de Gustave Flaubert.

VI. *Conclusion :* La probité intellectuelle de l'auteur se voit dans le souci de représenter la vie telle qu'elle est, sans autre préoccupation que d'en donner une image fidèle.

La vieille servante est vue, et son portrait est tracé avec conscience ; l'observation est minutieuse et serrée ; suivant un mot de l'auteur lui-même, « le peintre s'est crevé les yeux à force de la regarder ».

Et, d'autre part, il a si patiemment étudié son personnage qu'il a fait saillir avec force les traits essentiels de sa physionomie à la fois physique et morale.

Son réalisme n'est pas une transcription servile de la réalité ; il en est une transcription artistique. Il sait dégager l'aspect original de son modèle.

« Il s'agit, disait Flaubert, de regarder tout ce qu'on veut exprimer avec assez d'attention et assez longtemps pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu par personne. »

Moralité du texte. Un large courant de sympathie humaine circule sous cette description, poignante par endroits.

Flaubert contient son cœur quand il dépeint cette pauvre vieille femme. Catherine Leroux incarne toute une catégorie de servantes qui souffrent et s'humilient, victimes résignées et dolentes qui se tuent à servir les autres, âmes simples et vaillantes dont l'existence n'est souvent qu'une suite d'épreuves et de douleurs.

Sentir cette grandeur et cette pitié c'est être devenu meilleur ; ici s'arrête la tâche du romancier d'après Flaubert. Celle de l'éducateur s'achève en montrant comment l'esprit chrétien rapproche deux classes que l'égoïsme humain oppose, comment il exalte les humbles et rabaisse les superbes.

(D'après Roustan) L. Robadey.

La vie n'a pas de valeur sans un sourire d'amour. (Message du Congrès des Tertiaires franciscaines, 1921.)